

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Charles CALLIPE

La pensée sociale de Frédéric Ozanam (suite) II

Dans *L'Eveil (Echos de Saint-Maurice)*, 1911, tome 13, p. 379-380

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

La pensée sociale de Frédéric Ozanam

(Suite)

II

Voudra-t-on croire qu'une telle œuvre suscita des récriminations et des colères, et que ces jeunes gens, « taxés de bigots par leurs camarades impies » étaient, suivant un mot d'Ozanam, taxés « de libéraux et de téméraires par les gens âgés ? » Ils portaient déjà leur croix. Mais la croix est un instrument de rédemption, et les premiers qu'elle affranchit sont ceux-là mêmes dont elle meurtrit les épaules. Voilà, en effet, que la pensée d'Ozanam et de ses amis s'élève en même temps que leur générosité s'affirme. Ils n'étaient d'abord préoccupés que d'eux-mêmes et de leur salut, leur charité ne devait avoir pour effet que de servir leur foi. Mais il n'est pas dit qu'on pourra s'efforcer de vivre en chrétien sans remplir autour de soi le rôle libérateur de chrétien. Les *pauvres* les aident à découvrir le *peuple*.

Après une soirée où, chez Montalembert, on avait « beaucoup parlé de la misère du peuple », Ozanam écrivait à son plus intime confident d'alors : Tu m'as devancé sous bien des rapports, tu t'es beaucoup occupé du grand problème social de l'amélioration des classes laborieuses auxquelles j'ai à peine songé. » Il y songera. Et l'année suivante, il adressait à son ami ces lignes où l'on voit se combiner, d'une manière de plus en plus ferme et raisonnée, ce qu'il pense maintenant des pauvres : « *Je voudrais l'anéantissement de l'esprit politique au profit de l'esprit social*. J'ai, sans contredit, pour le vieux royalisme

tout le respect que l'on doit à un glorieux invalide ; mais je ne m'appuierai pas sur lui, parce qu'avec sa jambe de bois, il ne saurait marcher au pas des générations nouvelles. Je ne nie, je ne repousse aucune combinaison gouvernementale, mais je ne les accepte que comme instrument pour rendre les hommes heureux et meilleurs. » Améliorer les hommes, voilà la question, voilà le problème. Qu'importent les discussions de partis et les ambitions dynastiques ? qu'importent même les formes politiques et les querelles constitutionnelles ? Il s'agit bien de ces choses ! Il s'agit « de savoir qui l'emportera, de l'esprit d'égoïsme ou de sacrifice ; si la société ne sera qu'une grande exploitation au profit des forts ou une consécration de chacun pour le bien de tous et surtout pour la protection des faibles. » Les faibles, les forts : conflit terrible, qui doit solliciter toutes les attentions et obtenir la méditation de tous les ouvriers de paix. Les uns ont trop et veulent avoir davantage encore, les autres n'ont pas assez et sont d'autant plus disposés à prendre qu'on l'est moins à leur donner. Il ne reste qu'un moyen de salut et un espoir : c'est que les chrétiens s'interposent entre ces camps ennemis, qu'ils aillent et reviennent sans cesse des riches aux pauvres et des pauvres aux riches ; il faut que, par leur entremise, « les uns cessent d'exiger et les autres de refuser que l'égalité s'opère autant qu'elle est possible parmi les hommes, que la communauté volontaire remplace l'impôt et l'emprunt forcés, que la charité fasse ce que la justice seule ne saurait faire. » Telle est la forme qu'Ozanam rêve de donner à son activité sociale ; telle est la croisade nouvelle dont il se constitue l'apôtre auprès de ses contemporains et de ses amis.